



**Quelques nouvelles
des enfants de Lorraine
et de Bretagne
Tome I**

Du même auteur

- *A.S. 848 : Un numéro dans une case*
Autoédition Bookelis, 2018, 267 pages

- Dans *Les Gilets Jaunes : Points de vue anarchistes*
Ouvrage collectif présenté par Monica Jornet
Éditions du Monde Libertaire, 2019, 295 pages
Texte : *Le Gilet jaune : symbole de la servitude volontaire*
11 pages

Frédéric Pussé

**Quelques nouvelles
des enfants de Lorraine
et de Bretagne**

Tome I

Autoédition Bookelis

Photos des 1^{ère} et 4^{ème} de couverture, et de première page, réalisées par Nicolas Pailot.

Facebook : Nicolas Pailot Photography

Illustrations de couverture et de première page : idée et pose de Ludovic Pussé, sur une idée originale de Frédéric Pussé.

Frédéric Pussé : frederic.p2957@gmail.com

Facebook : Frédéric Pussé, auteur libertaire

© Frédéric Pussé, 2021

ISBN 978-2-9563395-1-9

Version revue et corrigée de décembre 2021.

Achevé d'imprimer par IMPRIMERIE JOUVE, Mayenne, France.

Ce livre est imprimé sur du papier recyclé.

Dépôt légal : juin 2021

À tous les enfants victimes des adultes.

TABLES DES MATIÈRES

Le symbole (<i>Ar vuoc'h</i>)	11
De Lorraine en Bretagne	63
La Bretagne anarchiste (<i>Breizh anok</i>)	79
Fils du Metal	87
Le calice jusqu'à la lie	147
Rodemack en effervescence	169

*Le symbole
(Ar vuoc'h)*

À la mémoire de Bernard, Daniel et Thierry Pussé.

I

« Alors mes p'tits korrigans, vous faites quoi de beau aujourd'hui ? »

C'était peu ou prou la phrase qu'Yves prononçait, et dans sa langue régionale, à chaque fois qu'il entrait dans le tumulus. Dans son monde imaginaire, celui d'un enfant de quatre ans, vivaient là-dedans et là-dessous, des petits êtres, des korrigans, dont les légendes lui furent contées autant par les anciens que par les livres. Il s'adressait toujours à eux en breton, persuadé que contrairement à lui, ces créatures ne savaient que cette langue.

Cet endroit féerique, situé à quelques enjambées de sa maison, était l'un de ses terrains de jeux favori. Et depuis qu'il avait eu quatre ans, quelques mois plus tôt, ses parents le laissaient y venir seul. Sur ce terrain gisait cette construction qui avait toujours fascinée Yves : constituée d'un assemblage de pierres et de terre, recouverte d'une chape verte nature, longue d'une quinzaine de mètres et large de cinq, on pouvait y pénétrer par une ouverture laissée presque en son milieu. Une sorte de clarté embuée et humide régnait à l'intérieur, sans que l'on ne sache réellement d'où elle écloait. Et presque tout contre l'édifice, un arbre fort et majestueux avait poussé, comme pour le protéger. Bien

connu des gens du pays, on le nommait tantôt le dolmen, tantôt l'allée couverte ou bien encore et surtout, le tumulus. Mais Yves l'appelait de son nom breton, *Ti ar Boudiged*, la maison des nains.

Il jouait là depuis une vingtaine de minutes lorsqu'il entendit la voix de sa mère qui l'appelait. C'était la fin du bel été 1914, et il fallait dire au revoir à son père qui partait pour la guerre. Bien que chagriné par ce départ, Yves n'en faisait pas toute une montagne. On lui avait expliqué la situation, usant d'aphorismes et de sophismes, comme le font parfois les parents rendus eux-mêmes ignorants par ceux des autorités. Pour lui, le départ de son père ne serait donc qu'une formalité qui ne durerait que quelques semaines.

Il avait pourtant le cœur lourd et la larme à l'œil lorsqu'il le vit s'éloigner dans son uniforme gris de fer bleuté aux jambes couleur garance, échangeant avec lui les *au revoir* des mains. Planté avec sa mère sur la route qui bordait la maison familiale, sa petite main blottie dans celle de sa maman, ils le regardaient tous deux disparaître de loin en loin, remontant vers les crêtes des Monts d'Arrée.

II

Deux années avaient passé sans qu'Yves ne revit son père.

Le petit venait tout juste de faire son entrée à l'école du village. Un jour qu'il rentrait à la maison, il aperçut sa mère qui l'attendait sur le pas de la porte. Elle avait un sourire crispé et ses yeux larmoyaient. En la voyant ainsi, Yves eut du mal à savoir si elle était contente ou bien triste. Elle paraissait les deux à la fois. S'approchant de son fils et le prenant dans ses bras, elle lui annonça, la voix émue :

« Ton père va revenir à la maison pour un mois.

— C'est vrai !? s'exclama Yves, un grand sourire aux lèvres et des pépites dans les yeux. »

Sa mère eut à peine le temps d'acquiescer qu'il partit en courant annoncer la bonne nouvelle à ses amis, les korriganes.

Henriette et Amédée, les parents d'Yves, avaient bien sûr échangé par courrier pendant ces deux années, mais c'était la première lettre qu'elle

recevait directement de l'administration de l'armée. Celle-ci lui apprenait en substance que le soldat Amédée Lecœur, son mari, avait été gazé au front, sans que ses jours ne soient en danger et que de ce fait, il avait droit à un repos d'un mois dans sa famille.

À peine quelques jours plus tard, Amédée repassa enfin le seuil de sa maison.

Au cours de ces semaines de retrouvailles, si précieuses, le soldat se retapait. Il avait besoin de beaucoup de repos. Une fois requinqué, il s'occupa un peu de son fils, se promenant avec lui au village et aux alentours.

Aussi, on parla beaucoup, de choses et d'autres, de choses plus ou moins banales les unes que les autres. On eut aussi beaucoup à raconter, d'un côté comme de l'autre. Mais Amédée ne souhaita pas évoquer la guerre, et encore moins SA guerre. On voyait son regard changer, et ses yeux se tourner vers la mélancolie et la stupeur lorsqu'on abordait le sujet. En parler l'effrayait, alors on ne le questionna plus sur le terrible conflit en cours.

Un midi, alors que la petite famille déjeunait, Amédée demanda à son fils :

« Alors mon garçon, comment ça se passe à l'école ?

— Ben c'est bien mais on défend de parler breton, répondit le petit.

— C'est pour ton bien tu sais.

— Mais pourquoi ça serait mal de parler breton Papa ?

— Ce n'est pas vraiment mal, mais nous sommes français et nous devons donc parler le français.

— Eh bien nous sommes aussi bretons, et moi j'aime le parler !

— Tu dois écouter la maîtresse et faire comme les autres », reprit sa mère pour finir.

Puis Yves, une fois son repas terminé, quitta la pièce d'un pas résolu et laissa le couple se regarder l'un l'autre, ne sachant trop quoi ajouter.

La permission d'Amédée prit fin et il fallut repartir pour l'Est de la France. Ce ne fut pas de gaieté de cœur qu'il enfila son uniforme

flambant neuf, mais il tenait à faire son devoir, comme il le disait lui-même. Avant de s'en aller, il prit soin de rassurer son fils :

« La guerre ne durera encore plus très longtemps tu sais. Je serai bientôt de retour. Travaille bien à l'école et sois sage. »

Les accolades passées, il partit comme la première fois. Et on le regarda à nouveau, dans son uniforme bleu horizon cette fois, se fondre sur le chemin qui se perdait dans les hauteurs des Monts d'Arrée.

Comme la plupart des enfants de son âge, Yves préférait gambader aux alentours plutôt que de s'asseoir sur le bois dur des bancs de l'école. Et dans ce splendide petit bout du pays de Cornouaille, en Bretagne, la nature était généreuse et les coins pittoresques ne manquaient pas pour les enfants. Lui et ses copains et copines s'en donnaient à cœur joie, sillonnant les tourbières, explorant le marais, arpentant la ligne de chemin de fer, pêchant dans la rivière, jouant à la guerre dans la carrière, crapahutant sur les hauteurs et bien sûr, tout ce petit monde se retrouvait au tumulus, la maison des nains qu'ils partageaient avec eux et qui leur faisait office de repère. C'était Yves qui s'y rendait le plus souvent, en étant de ce fait *le gardien*, ainsi désigné par ses camarades.

Cornilis, le village natal d'Yves et de ses parents, était niché quelque part dans les Monts d'Arrée. Son école comptait deux classes : celle des petits, ainsi que celle des moyens et des grands.

La classe des petits était dirigée par une maîtresse, Mademoiselle Ebrel. La trentaine approchant, sa silhouette restait d'une légèreté toute gracieuse. Sous sa seyante chevelure mi-longue dont les mèches châtaines s'enlaçaient les unes aux autres sans que le tout ne parût ébouriffé, son visage doux et son sourire généreux contrastait parfois avec la fermeté qu'exigeait la fonction dans les écoles de la République. Toutefois, les enfants l'aimaient bien. Et dans le village, on se demandait pourquoi elle n'était toujours pas mariée.

La classe des moyens et des grands était elle dirigée par un maître, Monsieur Karadeg. Directeur de l'école depuis des lustres, il allait sur ses cinquante ans. Un visage morne, le regard froid, il ne décochait jamais un sourire. D'une taille imposante, il était très mince avec de très grands pieds. À côtés des enfants, la démesure frappait, d'autant plus qu'il ne se baissait jamais pour leur parler. Toujours tiré à quatre

épingles, sévère et autoritaire, il vouait un véritable culte au règlement de l'école. D'ailleurs, il appliquait toujours à la lettre toutes les directives venant de sa hiérarchie. Et dans le village, personne ne se demandait plus pourquoi il n'était toujours pas marié.

« Ar vuoc'h ! » s'exclama Henriette Lecœur lorsqu'elle vit son fils, qu'elle attendait sur le pas de sa porte, rentrer de l'école.

Ar vuoc'h signifie la vache. C'est le terme employé en breton pour désigner *le symbole*. Et *le symbole*, c'était un objet que l'instituteur remettait à l'élève pour le punir de parler breton, car il était alors défendu dans toutes les écoles de France de parler sa langue régionale. Pour s'en débarrasser, l'élève devait surprendre un de ses camarades en état de pêché linguistique, et devait alors lui remettre *le symbole*. Le dernier qui l'avait été puni, et il lui fallait bien souvent repartir chez lui avec.

À sept ans, Yves rentra pour la première fois à la maison avec *le symbole*. Il avait les larmes aux yeux car une partie du village s'était moqué de lui sur le chemin du retour. Yves ne comprenait pas vraiment, d'autant plus qu'à cette époque toute la Basse-Bretagne parlait ou connaissait le breton. Et environ la moitié de sa population ne parlait QUE le breton.

Monsieur Karadeg lui avait passé autour du cou une sorte d'épaisse règle rectangulaire en bois soutenue par une grossière ficelle toute effilochée. Sur ce vulgaire bâton mal fini, on pouvait lire, *Je parle breton*. Une fois passé le seuil de la porte, sa mère retira immédiatement le honteux objet du cou de son fils, et le prit dans ses bras non sans le sermonner un peu :

« Maintenant, tu vas bien écouter la maîtresse et ne plus parler breton, c'est compris ? »

Le petit sanglota brièvement, ne répondit point et s'en alla raconter sa mésaventure à ses amis, les korrigans du tumulus.

Amédée était maintenant reparti à la guerre depuis deux ans presque jour pour jour, lorsqu'Henriette reçut une seconde lettre de l'administration de l'armée. Cette fois, son mari avait reçu une balle dans la jambe, ce qui lui donnait droit à un nouveau repos d'un mois chez lui.

Et ce fut par un jour pluvieux du mois d'octobre 1918 qu'il fit sa réapparition. Claudiquant, appuyé sur sa béquille, la barbe hirsute, le visage buriné, il semblait avoir pris dix ans. Pire encore, il avait l'air traumatisé.

Yves avait maintenant huit ans. Il avait besoin de son père qui, lui, n'était plus en état de faire son devoir envers son fils. Du moins, pour le moment.

Amédée restait des heures à regarder par la fenêtre, ne voulant voir personne. Il ne parlait quasiment pas. Ses yeux semblaient contempler le néant et rien ne le touchait. Pas même l'annonce, le mois suivant de l'armistice. Pas même la vue de son fils rentrant de l'école orné du *symbole* ; cette fois, un bonnet d'âne tout blanc sur lequel on avait inscrit d'une rude écriture grasse et noire, *Je parle breton*.

Yves n'avait pas voulu dénoncer ses camarades et c'est donc lui qui hérita du bonnet. Aussi, il espérait par ce biais faire réagir son père, mais la réaction ne vint pas. Les médecins ne préconisaient que calme et repos et Yves fut prié de ne plus perturber son père avec « ses âneries ». Il savait pourtant bien qu'il ne faisait rien de mal. Peu à peu, la tristesse l'envahissait.

L'hiver passa péniblement et à l'arrivée du printemps, Amédée reprit du poil de la bête. Il allait mieux, puis beaucoup mieux même. Autant physiquement que psychologiquement. Certes, il boitait un peu de la jambe droite, des quintes de toux lui faisaient cracher ses poumons et il ne riait plus de si bon cœur, mais sa vie d'avant-guerre reprenait place, progressivement.

D'ailleurs, son ancien patron, Monsieur Victor Humbert, un parvenu originaire de la région parisienne qui avait su profiter de la situation que la Bretagne offrait alors à ceux qui avaient un peu de capitaux à investir, était venu, apprenant son rétablissement, toquer à sa porte pour le ravoir. Et Amédée, dont la maigre pension d'invalidité versée par l'armée ne suffisait pas à faire vivre trois personnes, s'imaginant que c'était simplement là l'ordre des choses, remit, indifférent, son bleu de travail sans se poser plus de questions que cela. Tel un mouton suivant le troupeau, il retourna ainsi comme avant la guerre, faire son métier de charpentier, jugeant sa situation plutôt envieuse et trouvant même qu'il

avait de la chance. Seulement... son corps était meurtri, augmentant ainsi encore la pénibilité de ce travail déjà bien harassant.

Yves se réjouissait de ce qu'il considérait comme la renaissance de son père. Il espérait beaucoup de lui. Trop peut-être.

Yves souhaitait partager avec son père toutes ces choses qui font qu'un enfant apprend la vie et grandit. Il souhaitait aussi du soutien de sa part. Il voulait reparler breton avec lui. Mais depuis son retour, Amédée abandonnait sensiblement le breton, même avec sa femme.

Un soir qu'il rentrait du travail, le père d'Yves vit posé sur le buffet de la cuisine une ardoise de laquelle pendaient deux gros bouts de ficelle. À la vue de la phrase inscrite à la craie sur cette ardoise, il s'écria : « *Yezh ar moc'h !?* »

Littéralement, cela veut dire langue des cochons. Mais c'était surtout une locution utilisée pour qualifier la langue bretonne.

Amédée héla son fils qui se morfondait dans sa chambre :

« Yves, viens ici tout de suite ! »

Le petit arriva, déjà les larmes aux yeux, et son père, sans prendre de gants, le gourmanda :

« C'est quoi cette ardoise ?

— C'est... c'est... c'est Monsieur Karadeg qui m'a obligé à écrire dessus... *Je... Je parle la langue... la... la langue des oies... des oies et des cochons.* Et après il me l'a... me l'a mise autour du cou avec inter... interdiction de l'enlever jusqu'à ce que... que... que j'sois rentré à la maison. »

Et, immédiatement après cette explication qu'Yves bredouilla tant bien que mal, il se mit à pleurer, comme s'il avait été coupable d'une monstruosité innommable. Amédée s'accroupit alors, posa sa main sur l'épaule de son fils, lui releva le menton de l'autre et, calmement, lui parla de la même manière qu'un prêtre fait la morale à un pécheur :

« Tu sais qu'à la prochaine rentrée, tu iras dans la classe de Monsieur Karadeg. Et tu as bien vu le panneau dans la cour de récréation ; celui sur lequel il est marqué *Il est interdit de parler breton et de cracher par terre.* C'est aussi marqué dans les salles de classe d'ailleurs. Et c'est pour votre bien, pour que vous ayez un beau métier plus tard que l'on veut vous apprendre correctement le français. Mais pour ça, il faut que les enfants ne parlent plus breton, sinon ils ne pourront pas devenir

intelligents et avoir une bonne situation. Alors maintenant, sois bien sage et fais ce que Monsieur Karadeg te dit. Tu as compris ? »

Yves ne répondit rien et s'enfuit retrouver ses amis les korrigans du tumulus qui, eux, le comprenaient et le réconfortaient. Il savait que... eux savaient.

Pendant toutes les grandes vacances, lui et ses camarades parlèrent breton comme jamais. Puis, arriva le moment de la rentrée.

Monsieur Karadeg, droit comme un « I », attendait les petits écoliers, stoïque dans son costume impeccable. Planté sur le haut du perron de l'école, le regard scrutateur, la bouche close, les mains derrière le dos, les pieds joints, une chaussure louchant à droite et l'autre à gauche, il ne rassurait guère. Il houspillait déjà les quelques-uns qui, parmi son troupeau qui entrait, se tenaient mal ou avaient eu l'indélicatesse de jeter un mot à leur camarade.

Dans la salle de classe, les enfants se racontaient leurs vacances, se chamaillaient gentiment et, accessoirement, prenaient place. Puis, une fois le dernier élève entré, Monsieur Karadeg entra à son tour. Immédiatement, on se mit au garde à vous et un silence de cathédrale se fit dans la pièce sans qu'il n'eût rien à dire. D'un seul pas, il monta sur la chaire et prit sa longue baguette avec laquelle il désigna un écriteau perché au-dessus du grand tableau noir.

« Roperzh, dit-il d'un ton sec, lisez-nous ceci je vous prie. Le gamin se leva et, quelque peu ému, il prononça :

— Il est interdit de parler breton et de cracher par terre.

— Avez-vous tous bien compris, demanda-t-il lentement à toute l'assemblée qui n'osait point moufter ? »

Puis, personne n'ayant répondu par la négative, il se saisit d'un livret et reprit :

« Voici maintenant un extrait du règlement intérieur de l'école : Il est défendu aux élèves de parler breton, même pendant la récréation et de proférer aucune parole grossière. »

Il sonda rapidement son public d'un œil fureteur et fuyant, puis il poursuivit :

« Je vous rappelle qu'en 1902, notre Président du Conseil et Ministre de l'intérieur de l'époque, Monsieur Émile Combes, avait promulgué un

décret interdisant notamment l'usage abusif du breton. Les écoles bretonnantes ont depuis été fermées et on ne l'enseigne désormais plus dans les autres. De plus, des punitions sont prévues pour ceux qui ne respecteraient pas cette règle. L'inspecteur d'académie, que j'ai rencontré il y a encore quelques jours, m'a bien affirmé que pas un mot de breton ne doit être prononcé, ni en classe ni dans les cours de récréation. Et je compte bien appliquer À LA LETTRE cette directive. Peu importe que vous parliez le breton avec vos parents depuis votre naissance. Ce langage n'a aujourd'hui plus lieu d'être en France. Et nous sommes français avant tout. Aussi, je vous mets en garde : la langue des oies et des cochons ne sera pas tolérée ici, à l'école de la République. »

Une certaine tension inonda alors la salle de classe, les élèves s'interrogeant du regard les uns les autres. Certains, sidérés, ne s'attendaient pas à ce que leur langue natale soit si sévèrement traitée. On pouvait lire toute une tristesse sur les visages interdits de ces enfants ; une tristesse mêlée de cette incompréhension innocente propre à l'enfance.

Puis, du haut de sa tonsure, Monsieur Karadeg haussa le ton pour sa péroraison :

« Avez-vous des questions ? »

Personne ne broncha.

Le soir, Yves lisait le règlement de l'école, comme demandé par Monsieur Karadeg, lorsque son père rentra de sa journée.

« C'est bien Yves que tu lises le règlement de l'école, lui dit-il en passant. »

Yves ne répondit pas et continua sa monotone lecture, trop académique déjà pour son esprit rêveur et créatif. Il souhaitait juste en finir le plus vite possible avec cette lecture affligeante.

La cour de récréation de l'école de Cornilis n'était pas bien différente de toutes les autres cours de récréation. Les enfants s'y amusaient de la même manière qu'ils s'amusaient partout ailleurs dans le monde. On tapait des mains, puis dans la balle, on blaguait, puis on riait, on faisait rouler les billes sur un parcours, puis on se les échangeait, on jouait à chat perché, puis à un-deux-trois-soleil, on crayonnait le sol, puis le mur